

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 9

Artikel: Brève randonnée d'un patoisan au pays des tyroliennes et des "la la outi !" : [1ère partie]
Autor: Fridolin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

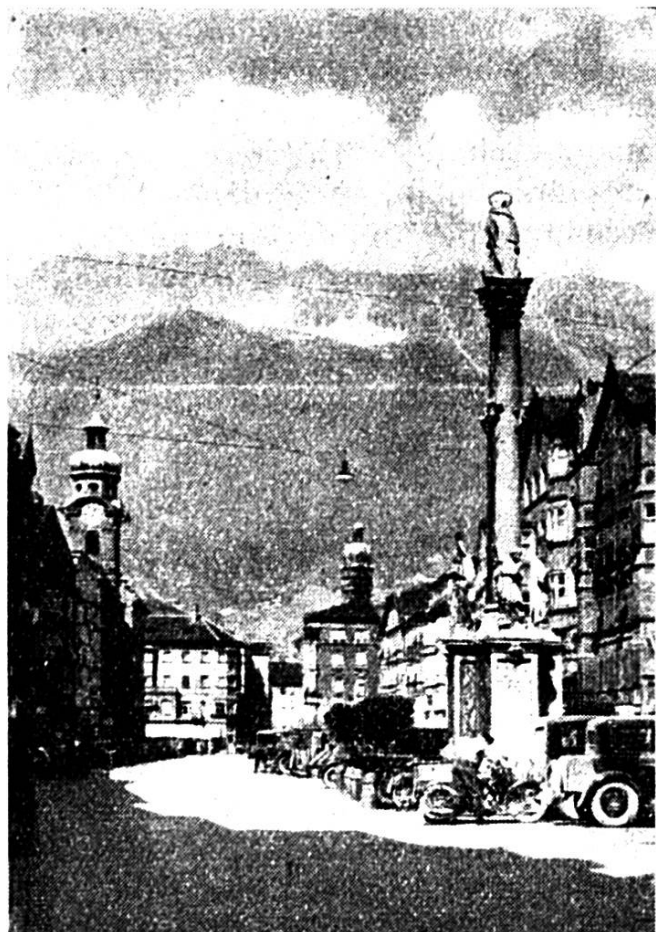
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Brève randonnée d'un patoisan au pays des tyroliennes et des "la la outi !"

par Fridolin



INNSBRUCK

la « perle » des Alpes tyroliennes

I

L'express quittant Zurich vers minuit fonce dans la nuit opaque vers la frontière autrichienne. Un ralentissement puis un arrêt : Buchs ! dernière station suisse avant de franchir le Rhin. Les grosses ampoules qui éclairent les quais, projetant une lumière jaunâtre, permettant tout juste de distinguer la carure massive de la gare, cependant que les faisceaux lumineux jaillis des gros yeux d'une locomotive trouent l'obscurité.

La vérification des passeports et autres formalités d'usage s'effectuent rapidement, puis un strident coup de sifflet donne le signal du départ. Le train s'ébranle à nouveau. Ce soir, il aura atteint l'extrémité orientale du pays.

Nouvelle halte : Innsbruck ! La capitale du Tyrol, encore toute ensommeillée, va bientôt se réveiller sous la caresse de l'aube nouvelle. Et c'est l'appel des sirènes, ralliant les travailleurs des usines. Malgré le va-et-vient continu des voyageurs qui entrent et sortent aux stations disséminées le long du parcours, le train reste constamment bondé, témoignant ainsi du nombre considérable de personnes de tous âges qui ont choisi ce pays pour y passer leurs vacances, en été comme en hiver.

Nous sommes heureux de débarquer sains et saufs à Saint-Johann en Tyrol et d'échanger là l'atmosphère lourde de notre dortoir roulant contre l'air vivifiant d'un frais matin de juillet.

A notre descente du train, un chef de gare fort déférent nous avise, en s'excusant, qu'un retard de l'express nous a fait manquer la correspondance de l'autocar obligé, lui, de tenir l'horaire. Fort heureusement, il n'y a que demi-mal : un taxi charitable, toujours prêt à accueillir les voyageurs malchanceux, nous fera parcourir, pour un prix modique, les quelque trente kilomètres qui nous séparent de notre lieu de villégiature. Et ce fut l'excellente occasion de faire honneur à un copieux petit déjeuner qui ne le céda en rien au meilleur café complet de chez nous.

Parmi les choses qui frappent d'emblée le visiteur de ce pays hospitalier, dont la physionomie rappelle si souvent celle de nos régions alpestres, il convient de citer ici la parfaite courtoisie de ses habitants. Ici la politesse ne donne pas l'impression d'être apprise comme une leçon de grammaire, elle semble être innée, découlant tout naturellement d'une grande simplicité, excluant cette lassante obséquiosité que l'on constate trop fréquemment ailleurs.

Chemin faisant, nous lions conversation avec notre chauffeur, homme d'âge mûr qui, tout en tenant le volant d'une main sûre, observe attentivement la route. Doté d'un caractère enjoué, il n'a pas l'air d'avoir été trop durement éprouvé par les méfaits de la dernière guerre. Bon tireur, chasseur et jodleur à ses heures comme on l'est au pays montagnoux de l'Auberge du Cheval Blanc, il est natif d'un village voisin, où il exploite son petit domaine. Chaque repli du terrain lui est connu de même que les passages dissimulés dans les rochers, qui n'ont pas plus de secrets pour lui que pour le gibier : et il ne se fait pas faute d'évoquer le souvenir de maint épisode auquel il prit part.

Lorsqu'il parle de ses anciens camarades du front, ses récits se terminent par cette véhémence réflexion :

— Et dire que tout cela n'a servi qu'à nous amener dans la triste situation où nous vivons actuellement, sous la coupe de l'occupant.

Puis après une pause, comme s'il voulait reprendre son souffle :

— Jusqu'à quand cela va-t-il durer ? Plût à Dieu que l'on ne revoie plus le fléau de la guerre s'abattre sur notre pays.

La vue dont on jouit est splendide. Elle fait naître autour de nous un sentiment réconfortant. Le majestueux groupe neigeux du Grossglockner pré-

sente les dentelles de ses cimes, dont le relief bien accusé se détache sur la grisaille de l'horizon. Ce sont les plus hauts sommets du pays autrichien, presque journellement escaladés par des alpinistes éprouvés, accourus de partout. Devant nous se succèdent une série de collines, aux pentes verdoyantes, s'abaissant doucement vers la vallée. Au loin, des maisons isolées surmontées de gracieux clochetons qui appelleront, aux heures des repas, les travailleurs égrenés dans les champs. Derrière des tas de longs bois, déposés à même le sol, et descendus par téléférique des hautes forêts, se dressent les pyramides de planches provenant d'une scierie. Celles-ci sont nombreuses dans ces régions boisées. Elles constituent la principale industrie du pays.

La grande artère sur laquelle nous roulons relie Innsbruck à Vienne, en passant par Salzburg, la ville où naquit Mozart, en 1756. Elle emprunte une parcelle du territoire de la Haute-Bavière, non loin de Berchtesgaden, localité dont le nid d'aigle était réputé imprenable, aux dires d'un certain dictateur de l'époque nazie. Aujourd'hui ce camp retranché est complètement rasé, détruit de fond en comble.

On traverse de jolis villages, aux clochers de style gothique ou baroque, ces derniers caractérisant l'architecture religieuse du pays au XVIII^e siècle. Accueillantes, les auberges y sont fort appréciées des touristes, cela se reconnaît au nombre des hôtes attablés sous les tonnelles. Parfois, au bord du chemin, de simples écriteaux placés aux façades de maisons cossues, récemment remises à neuf, indiquent qu'on y trouve de bonnes chambres à louer. Ceux qui en connaissent la vieille réputation ne manquent pas de s'y arrêter, sachant combien l'hôtesse s'entend à merveille à préparer des mets du pays à des prix raisonnables.

Le trafic de cette grande voie de communication est intense jour et nuit. Des véhicules de tous genres y fourmillent, depuis la modeste bécane poussée par quelque routier fourbu jusqu'à l'imposante limousine de grand luxe, passant en trombe, au grand ébahissement des gosses qui, dérangés dans leurs jeux, se garent en élevant de platoniques protestations. Un rapide coup d'œil à ces silhouettes qui se suivent, passent et s'effacent dans le lointain, dénote la présence de ressortissants du vieux comme du nouveau monde. Les voitures décorées d'effigies de nos divers cantons y figurent en bon rang et il n'est pas rare de croiser quelque Vaudois avec lequel on échange en passant un sourire malicieux.

De loin en loin un modeste monument surmonté d'une croix ou d'un aigle de bronze rappelle à la fois le souvenir d'une bataille et la mémoire des morts pour la patrie : puis la route continue de développer son large ruban gris, limitant tour à tour les prés et les bois ou longeant la rivière impétueuse bouillonnant et écumant dans son lit de pierres impassibles, lentement polies au cours des siècles.

Mais nous voici arrivés à destination. Un très accueillant aubergiste nous reçoit sous son toit, esquissant un large sourire de bienvenue. Il tient à excuser l'absence momentanée de son épouse, fort affairée dans sa vaste cuisine. Elle y est assistée de ses deux filles, car l'usage d'ici veut qu'on travaille en famille.

Dans nos chambres, les planchers reluisants respirent la propreté et la lingerie est d'une blancheur peu commune : tout cela nous met immédiatement en confiance. Après l'habituelle « prise des cantonnements » nous fîmes la connaissance des grands ormeaux du jardin sous l'ombre desquels nous avons trouvé un emplacement confortablement meublé de tables et de chaises rappelant toutes

les teintes de l'arc-en-ciel. Nous profitâmes d'un agréable intermède pour déguster la délicieuse bière blonde du pays. Quoique bien différente du nectar de nos coteaux, on s'y habitue tout comme au langage un peu rude de l'endroit. Quant aux crus tyroliens dont nous eûmes souvent l'occasion d'apprécier la saveur et les prix raisonnables, nous les considérons comme très agréables et même amicaux.

Avant notre départ, nous avons été prévenus que le régime gastronomique comprenait de copieuses rations servies en une seule fois dans de volumineuses assiettes à compartiments, comportait une pléthore de mets farineux, charcuterie, boulettes hâchées et surtout une regrettable surabondance de sauces diluées, rivalisant avec peine avec les petits plats soignés auxquels nos palais romands sont habitués. En réalité, ces propos se révélèrent pour le moins exagérés, car nous ne fûmes jamais incommodés par le genre de nourriture et si, une fois, quelque chose plaisait moins, on n'hésitait pas à nous donner un autre plat, ce qui paraissait être d'usage dans ce pays.

Et puis finalement, va-t-on changer d'air uniquement pour faire bonne chère ?

(A suivre.)

